

Les raisons d'un colloque

Marie-Flore Mattei

Volume 32, numéro 87, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021973ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021973ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mattei, M.-F. (1988). Les raisons d'un colloque. *Cahiers de géographie du Québec*, 32(87), 227–229. <https://doi.org/10.7202/021973ar>

LES RAISONS D'UN COLLOQUE

Pourquoi ce colloque ? Il résulte d'un certain nombre d'interrogations nées d'un constat : la géographie « bouge ». Quelle évolution le phénomène observé entraîne-t-il ? Ce changement, vivement préconisé par certains, est-il réel ou feint ? Pour répondre à ces questions, les *Cahiers de géographie du Québec* et *Espaces Temps* ont demandé à des géographes des deux côtés de l'Atlantique de réfléchir, à partir d'un texte quelque peu polémique, sur l'état de la discipline (voir encadré). Réflexion que l'on peut classer selon les quatre grands thèmes des deux demi-journées du colloque « Géographie, état des lieux », tenu à Paris les 2 et 3 juin 1988.

Questionnement initial

Depuis une vingtaine d'années, la géographie est entrée dans un grand mouvement de rénovation touchant ses fondements épistémologiques, son histoire, ses méthodes, ses techniques, ses relations avec la société. Des idées nouvelles sont nées. Ont-elles engendré des modifications réelles, ou simplement superficielles, voire illusives, du contenu scientifique de la discipline ? Pour répondre à cette question, l'objectif consisterait à réaliser un bilan lucide, sans complaisance, de l'état de la géographie. Voici un certain nombre d'interrogations qui devraient, si possible, être appréhendées dans leur globalité.

Premièrement, la réflexion épistémologique a-t-elle conduit à l'élaboration de nouveaux concepts, de nouvelles méthodes ou est-elle simplement l'occasion d'intervenir sur de nouveaux champs au moyen de notions mal définies ? A-t-elle donné à la géographie la maîtrise de son histoire ? Peut-on désormais dégager les processus de production de la connaissance géographique ? Deuxièmement, cette restructuration offre-t-elle aux géographes les moyens d'être de véritables interlocuteurs face aux acteurs sociaux ? Ont-ils leur place, ont-ils leur mot à dire dans la société d'aujourd'hui ? Troisièmement, sont-ils capables de relier les grandes mutations actuelles à une lecture géographique du monde ? Peuvent-ils montrer que les choix spatiaux qui se présentent à la planète sont aussi des enjeux pour la société, pour l'homme ?

« *Généalogies : l'histoire d'une mutation* ». L'exigence épistémologique que ressent actuellement la communauté géographique impose l'objectivation des conditions et des enjeux d'émergence et de développement des savoirs géographiques et de leur transformation historique. À quel stade en est l'histoire de la discipline ? Selon une approche historique, peut-on justifier la géographie d'aujourd'hui au crible de son

passé ? Il y a certes des héritages à assumer, des ruptures avec le passé à soumettre à la réflexion mais en préservant une certaine continuité, continuité nécessaire sinon la revendication du nom même de géographe pourrait perdre sa raison d'être. Différence et évolution par rapport au passé, si l'on considère que pendant longtemps seuls certains champs spécifiques de réflexion étaient perçus comme géographiques, les autres en étant exclus. L'interdisciplinarité, l'intérêt porté par les géographes aux autres sciences sociales a levé ces tabous, à un point tel — envers de la médaille — que « tout » pourrait être géographique. Quelles limites à tout cela ? Existe-t-il une géographie qui sache réellement où elle se situe ?

« *Théories, concepts et limites* ». Pour que la géographie atteigne le statut de science, il est nécessaire qu'elle ait des fondements conceptuels stables, justifiables. La réflexion épistémologique qu'elle a connue ces dernières années a-t-elle contribué à ces résultats ? Si le mouvement de renouveau épistémologique était nécessaire, il devrait avoir pour effet de stimuler la production théorique de la discipline. Quelles réelles nouvelles théories, quels réels nouveaux concepts ont vu le jour au cours de ces dernières années. S'il est évident que l'intervention dans de nouveaux domaines ne peut être que profitable à la géographie, on peut toutefois se demander si elle va jusqu'au bout de l'exploration, si elle va jusqu'au bout dans la construction de modèles nouveaux.

« *La géographie face à l'offre et à la demande sociale* ». Les géographes sont appelés à être les interlocuteurs des acteurs sociaux. La restructuration que l'on vient de mentionner offre-t-elle aux géographes cette possibilité ? Ces derniers ont-ils su promouvoir de nouvelles pratiques de production et de communication des savoirs scientifiques ? De la même façon, on peut se demander quels contenus pédagogiques, quels travaux d'étudiants, mais aussi quelles conceptions de l'aménagement du territoire, quelles relations avec les décideurs ont-ils été capables de faire émerger ?

« *L'approche géographique et le changement du monde* ». Dans un monde en perpétuel mouvement, les géographes sont-ils dans la course ? Que ce soit dans le domaine de la prévision ou de l'action, quels peuvent-être leurs apports ?

À partir de cette problématique, notre but était d'aboutir à un bilan, à un état de la géographie dressé avec lucidité et sans aucune complaisance. Pour cela, plusieurs démarches étaient possibles et celle que nous avons choisie nous paraissait stimulante, à savoir la formule du colloque épistolaire. Nous voulions, en effet, instaurer un dialogue non pas formel mais qui ait toutes les vertus d'un réel échange. Dans la continuité, les journées des 2 et 3 juin, plus institutionnelles, ont favorisé la confrontation et l'échange d'idées. Ainsi, à son premier stade, la formule retenue comprenait deux spécificités. Elle était transatlantique et interactive. De plus, et cela était clairement signifié aux contributeurs, nous souhaitions que les communications des différents participants appréhendent la problématique de départ dans sa globalité et non pas en développant simplement certains points particuliers. Transatlantique, puisqu'un nombre équivalent de géographes des continents américain et européen furent sollicités. Interactif, car le but premier était d'éviter une suite ininterrompue de monologues dont bien des colloques donnent l'exemple. Pour cela, l'ensemble des contributions « américaines » a été envoyé à chaque participant européen afin d'être commenté et, inversement, les communications des Européens ont été commentées par les « Américains ».

La rédaction de ces commentaires pouvait se faire de plusieurs façons. Elle pouvait porter soit sur l'ensemble des textes reçus, soit sur la sélection d'un certain

nombre d'entre eux, soit encore sur quelques passages, voire sur quelques lignes. Au sujet de ces commentaires, il faut ajouter que plusieurs fois des remarques nous ont été formulées. On nous a en effet reproché de n'avoir pas fait circuler la totalité des textes, mais une partie seulement de ceux-ci. C'est sciemment que nous l'avons fait afin que le colloque soit réellement transatlantique. Le risque étant que les Européens commentent plutôt les textes de leurs collègues du même continent et que les « Américains » soient tentés de faire de même de leur côté. De plus, nous souhaitions éviter les querelles propres à chacun des deux groupes.

Transatlantique et interactif, le colloque a répondu sur ces deux points à son objectif. Peut-on dire de même quant à l'approche de la problématique dans sa globalité ? Au lecteur d'en juger.

Marie-Flore MATTEI
*Laboratoire de géographie urbaine
Université de Paris-X Nanterre
et EspacesTemps*